

- Treccani. «Bufala», <<http://www.treccani.it/vocabolario/bufala/>>.
- Valero, Pablo Parra y Oliveira, Lidia (2018), «Fake news: Una revisión sistemática de la literatura», en *Observatorio (OBS\*)*, vol. 12, n° 5, doi:10.15847/obsOBS12520181374.
- van Dijk, Teun (1999), *Ideología. Una aproximación multidisciplinaria*, Barcelona, Gedisa.
- van Dijk, Teun (2003), *Ideología y discurso*, Ariel Letras.
- Vosoughi, Soroush, Roy, Deb y Aral, Sinan (2018), «The spread of true and false news online», *Science*, vol. 359, n° 6380, p. 1146–1151, doi:10.1126/science.aap9559.
- Wardle, Claire y Derakhshan, Hossein (2017), «Information Disorder: Toward an Interdisciplinary Framework for Research and Policy Making. Report to the Council of Europe», disponible en <<https://shorensteincenter.org/information-disorder-framework-for-research-and-policy-making/>>.

Olivia Walsh (University of Nottingham) / Sara Cotelli Kureth  
(Université de Neuchâtel)

## Les métaphores dans les chroniques de langage en France et en Suisse

**Résumé :** Cet article est le premier à proposer une étude complémentaire de deux traditions de chroniques de langage en francophonie. Nous analysons les types métaphoriques et les différents usages des métaphores dans les chroniques françaises et suisses romandes. Les métaphores ont une longue tradition dans les écrits épilinguistiques sur le français et d'autres langues et elles suivent en partie les emplois traditionnels dans les chroniques étudiées. Nous retrouvons les mêmes types et en partie les mêmes usages dans notre corpus que dans les ouvrages des chroniqueurs du XVII<sup>e</sup> siècle. Néanmoins, notre étude nous pousse à remettre en question le lien qui est très souvent fait entre métaphores et purisme langagier. En effet, les chroniqueurs les plus descriptifs de notre corpus utilisent aussi des métaphores, mais dans des emplois non décrits jusqu'ici, comme la critique du discours puriste et le renforcement de positions plus descriptives sur le langage, notamment l'ouverture à la variation.

**Mots-clés :** chroniques de langage françaises, chroniques de langage suisses romandes, métaphore, description linguistique, prescription linguistique

### 1. Introduction

En France et en Suisse romande, de nombreuses chroniques de langage sont publiées dans la presse du XX<sup>e</sup> siècle. Ces articles au contenu souvent très électricité, mais qui touche toujours à des questions de langage, sont le fait d'un auteur et publiés régulièrement (Remysen, 2005 : 270–271). On a présenté les chroniques comme les successeurs des textes métalinguistiques plus anciens comme les *remarques*. Les deux types de textes s'adressent à un public non spécialiste et ne sont pas centrés sur la grammaire, mais traitent toute une série de problèmes et d'hésitations (Ayres-Bennett, 2015 : 50–51). Comme il existe une longue tradition de l'utilisation des métaphores dans les textes métalinguistiques et les grammaires (Thomas, 1991 ; Ayres-Bennett, 2011), nous souhailons par ce premier article, portant sur les métaphores dans les chroniques, évaluer leur présence/absence et le rôle qu'elles y jouent. Notre corpus s'étalant sur la plus grande partie du XX<sup>e</sup> siècle, nous devrions en outre pouvoir évaluer d'éventuels changements sur le plan diachronique.

Cet article présente les métaphores qui ont été récoltées dans un corpus de chroniques françaises et suisses romandes. Il s'insère dans un projet plus large qui analyse les idéologies langagières des chroniques de langage françaises entre 1865 et 2000<sup>1</sup>. Peu de publications portent sur les chroniques françaises<sup>2</sup> (voir Osthus, 2006, 2016 ; Munro-Hill, 2017 ; Walsh, à paraître) ou suisses (voir Skupien Dekens, 1998 ; Cotelli, 2014 ; Cotelli Kureth, à paraître).

Pour la première fois<sup>3</sup>, nous mettons en regard les chroniques provenant de deux pays francophones. Cette approche complémentaire nous permet de postuler une uniformité importante dans les types métaphoriques et dans le rôle joué par les métaphores dans les chroniques de langage des deux traditions, suisse et française. De plus, on décèle également une continuité entre l'utilisation des métaphores dans les textes sur la langue plus anciens, non seulement sur le français mais sur d'autres langues également (Jones, 1999). Toutefois, contrairement à ce qu'on a déjà pu lire, nos données invitent à remettre en question – tout au moins partiellement – le fait que les métaphores soient un outil rhétorique typique du discours puriste. Finalement, malgré des changements substantiels quant au statut du français entre le début et la fin du XX<sup>e</sup> siècle, notre corpus ne montre pas de différences notables dans l'utilisation et le statut des métaphores sur le plan diachronique.

## 2. Corpus

Pour cette étude, nous nous sommes penchées sur six chroniques suisses romandes et six chroniques françaises, en portant l'analyse sur cent articles pour chacune, ce qui représente un corpus d'environ 1 045 articles<sup>4</sup>.

Ces différents articles sont de longueurs très inégales, variant de 400 à 1 400 mots. Ils proviennent, pour la France, d'une série de publications périodiques destinées à un public sérieux et dont la teinte politique varie du centre-droit (*Le Figaro Magazine*, *Carrefour*) au centre (*Le Temps*) et au centre-gauche (*Le Monde*, *L'Europe*). Pour la Suisse, la plupart des chroniques sont empruntées

Tableau 1. Aperçu des chroniques de langage françaises analysées

Auteur	Dates de réchantillon	Nom de la chronique	Journal
Victor Snell (1874–1931)	1929–1930	<i>La grammaire en zig-zag</i>	<i>L'Europe</i>
Lancelot [= Abel Hermant] (1862–1950)	1933–1935	<i>Défense de la langue française</i>	<i>Le Temps</i>
Marcel Cohen (1884–1974)	1945–1946	<i>Regards sur la langue française</i>	<i>Les Étoiles</i>
André Thérive (1891–1967)	1953–1955	<i>Clinique du langage</i>	<i>Carrefour</i>
Jacques Cellard (1920–2004)	1972–1974	<i>La vie du langage</i>	<i>Le Monde</i>
Pierre Bourgade (1927–2009)	1987–1989	<i>La vie des mots</i>	<i>Le Figaro Magazine</i>

Tableau 2. Aperçu des chroniques de langage suisses analysées

Auteur	Dates de réchantillon	Nom de la chronique	Journal	Nb de billets
Philippe Godet (1850–1922)	1918–1922	<i>Brevets remarquables sur la langue française</i>	<i>Gazette de Lausanne</i>	100
Jean Nicollier (1894–1968)	1939–1945	<i>Le français malmené</i>	<i>Gazette de Lausanne</i>	80
Camille Dudan (1862–1963)	1950–1960	<i>L'Avis de Camille Dudan</i>	<i>Nouvelle Revue de Lausanne</i>	92
Georges Redard (1922–2005)	1955–1963	<i>Chronique de la langue vivante</i>	<i>Journal de Genève</i>	28
Claude-Philippe Bodinier (1915–2003)	1960–1974	<i>Partons français</i>	<i>Feuille d'Avis de Neuchâtel</i>	100
Jean Humbert (1911–2003)	1966–1970	<i>La langue vivante</i>	<i>Gazette de Lausanne</i>	45

à des quotidiens d'information, plutôt de centre-droit, et qui ont une diffusion supracantonale (*Gazette de Lausanne*, *Journal de Genève*).

Les chroniques que nous analysons dans cet article proviennent de trois périodes clés pour le changement de statut du français en France et dans la Francophonie : la période des années 1920 et 1930, où le français conserve son statut de langue internationale de haut prestige hérité des siècles précédents ; les années

1 Ce projet a pour titre *A History of Language Purism in France and Quebec (1865–2000)* et est subventionné par le Leverhulme Trust.

2 Notons que l'on dispose de bibliographies depuis les années 1970 pour les chroniques de la presse française (Quemada, 1970–1972).

3 Mentionnons tout de même un article généraliste sur les chroniques de langage en Francophonie mais qui n'adopte pas une approche comparatiste (Patzelt, 2015).

4 Certaines chroniques suisses ne comptaient pas cent articles (voir tableau 2), ce qui explique ce chiffre.

1940 aux années 1960, durant lesquelles la France subit un déclin économique et international et est reléguée à un rôle modeste dans les affaires internationales ; et finalement la période du dernier tiers du XX<sup>e</sup> siècle, lorsque cette position inférieure se cimenterait alors que le pouvoir et l'influence des États-Unis sur la politique, l'économie et la culture internationales ne cessent d'augmenter. Ces changements ont conduit en parallèle à une remise en question de la position du français, comme langue internationale, comme langue de prestige et de l'élite, l'anglais venant la remplacer dans ces fonctions (Oakes, 2001 : 154). La Suisse romande, même si, bien sûr, elle n'appartient pas politiquement à la France, participe aussi à ces grands mouvements notamment le déclin de la culture française à l'international – tout en présentant certaines spécificités. Ainsi, plus que la question de l'influence anglo-saxonne, c'est celle du statut de la minorité francophone face à la majorité germanophone qui est au cœur des préoccupations et qui, pour certains commentateurs, a une influence sur le français parlé en Suisse. La fin de la Première Guerre voit naître un discours spécifique qui dénonce la germanisation du français en Suisse et qui se prolonge jusqu'à la fin des années 1940 (Skupien Dekens, 1998 ; Cotelli Kureth, 2015 : 169–186). Toutefois, malgré ces changements culturels et politiques, l'analyse de notre corpus n'a pas révélé de différences notables dans l'approche idéologique des chroniqueurs aux différentes périodes, ni entre les deux pôles géographiques.

Les auteurs<sup>5</sup> de ces chroniques appartiennent à différents milieux socioprofessionnels. Tous travaillent avec la langue au quotidien et ont certaines connaissances linguistiques (Remysen, 2005 : 271), mais seulement quatre d'entre eux peuvent être qualifiés de linguistes professionnels : Marcel Cohen, Georges Redard, Jean Humbert et Jacques Cellard. Toutefois, les huit autres chroniqueurs, même s'ils n'ont pas reçu de formation linguistique spécifique, fonctionnaient tous dans des métiers qui touchaient de près au langage : auteurs, journalistes, enseignants ou critiques littéraires.

Les différents milieux socioculturels de ces auteurs vont certainement influencer l'idéologie de la langue française qu'ils mettent en scène dans leur chronique. Un précédent travail sur l'autorité dans les chroniques de langage en France (Walsh, à paraître) et en Suisse (Cotelli Kureth, à paraître) a mis en évidence chez certains de ces chroniqueurs une différence entre deux positionnements antagonistes : les auteurs à visée purement prescriptive et ceux qui récusent tout

purisme et se positionnent dans un paradigme plutôt descriptif – généralement les auteurs qui sont des linguistes professionnels<sup>6</sup>. Ayres-Bennett (2019) décrit ainsi ces deux attitudes :

[...] descriptive texts are based on the *descriptive norm*; starting from the 'facts' or with usage, they describe what is 'normal', 'regular' or 'frequent' in language usage, without making a value judgment about it. The prescriptive norm on the other hand is more subjective: here one thinks of an ideal model; the norm prescribes what should be said, or more usually written, based on value judgments. The prescriptive norm is typically based on the descriptive norm, that is, it often begins with the observation of usage, but then a notion of what is right and wrong, correct and incorrect, is added.

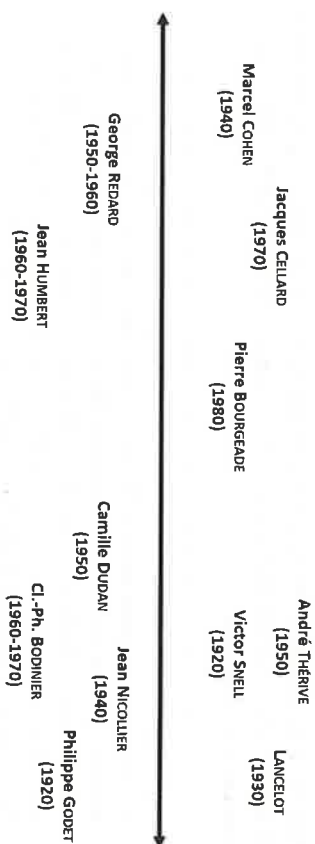
Toutefois, il n'est pas toujours aisé de séparer ces deux positions lorsqu'on se penche sur les textes (Ayres-Bennett, 2019). Ainsi, il est possible pour un texte de type plutôt descriptif d'être réinterprété de façon prescriptive par des lecteurs à la recherche de réponses et de conseils linguistiques (Joseph, 1987 : 18). Pour prendre un exemple connu, la réputation d'auteur puriste qu'à Vaugelas, le grand *remarqueur* du XVII<sup>e</sup> siècle, contraste avec la façon dont son œuvre accueille la variation (Ayres-Bennett, 2016 : 110–112 ; 2019). C'est pourquoi il semble plus prudent de ne pas considérer ces attitudes de façon binaire mais plutôt comme les deux extrémités d'un continuum. Nous avons ainsi essayé de placer nos douze chroniqueurs sur cet axe. Un tel placement nécessiterait de prendre en compte à la fois les intentions des auteurs, la façon dont ils sont interprétés par leurs pairs et leurs successeurs et les différentes techniques argumentatives présentes dans les textes. Cela demanderait une étude en soi, mais nous nous contentons de les placer plus ou moins sur l'axe pour avoir un aperçu des différentes tendances.

On peut tirer une conclusion importante du graphique ci-dessus : le positionnement sur le continuum entre description et prescription n'a pas de lien avec la diachronie, comme le montrent bien les cas de Cohen ou de Bodinier<sup>7</sup>. Nous verrons toutefois que le positionnement des auteurs va avoir une petite influence sur le type de métaphores qu'ils utilisent. Mais avant de passer à l'analyse des métaphores de notre corpus, nous présenterons brièvement quelques éléments plus théoriques sur les métaphores.

6 Mentionnons qu'on trouve certaines remarques prescriptives même chez les linguistes (Voir Cotelli Kureth, à paraître).

7 Notons qu'un des premiers chroniqueurs de Suisse romande, Lugrin, qui écrit dans les années 1910 et 1920, a une approche plutôt descriptive (Cotelli Kureth et Nissille, à paraître).

5 Le masculin est de mise, car tous nos auteurs sont des hommes. Les autrices de chroniques ne sont pas très nombreuses. Il faut par exemple attendre les années 1980 en Suisse pour qu'une femme signe une chronique de langage (Matthey, 2009).



Graphique 1. Positionnement des chroniques de langage suisses et françaises sur l'axe description (à gauche) - prescription (à droite)

### 3. Les métaphores dans les discussions sur la langue

La métaphore est le moyen par lequel nous comprenons un concept en utilisant les termes d'un autre. Ce processus cognitif implique :

*the perception of similarities or correspondences between unlike entities and processes, so that we can see, experience, think and communicate about one thing in terms of another – our lives as journeys, our minds as machines, our emotions as external forces, people as animals, inanimate objects as people, etc. (Serrino et Demjén, 2016 : 1).*

La langue est un des principaux supports par lesquels nous formons des métaphores, mais c'est également un concept qui est fréquemment exprimé à l'aide de métaphores. Ainsi, le médium qui permet la construction de métaphores est en lui-même une construction métaphorique (Underhill, 2013 : 174). Dans de nombreux cas, notre façon de décrire la langue implique l'activation de cadres métaphoriques complexes. Par exemple, qualifier une langue de « riche » peut avoir de profondes implications : cela peut exprimer une idée de « possession », impliquer l'idée d'un « héritage », mais cela signifie aussi en contraste que d'autres langues peuvent être « pauvres » (Underhill, 2013 : 174).

Notre étude se base sur une définition large du concept de métaphore, comme il a été présenté par Lakoff et Johnson (1980). Pour Lakoff et Johnson (1980 : 5), « the essence of metaphor is understanding and experiencing one kind of thing in terms of another ». Traditionnellement, dans le champ de la rhétorique et de la poétique, ce concept se définit comme « a colourful or expressive use of language which departs from literal language » (Underhill, 2013 : 28) ou comme des « imaginative, poetic, ornamental devices » (Bednarek, 2005 : 7). Ainsi, on a longtemps considéré les métaphores comme appartenant uniquement au domaine

de la rhétorique (Bednarek, 2005 : 7 ; Underhill, 2013 : 30). Toutefois, Lakoff et Johnson comprennent ce concept de façon plus large et postulent qu'une grande partie de nos pensées et de notre vision du monde est basée sur des métaphores. En d'autres termes, « human thought processes are largely metaphorical » (1980 : 6) et ces métaphores sont ancrées dans l'expérience (Lakoff et Johnson, 1980 : 147-148 ; Underhill, 2013 : 28). Ces chercheurs ont élargi leur définition de la métaphore pour y inclure d'autres types de comparaisons, comme la personnification (p. ex. « Inflation has outwitted the best economic minds in the country »), la métonymie (p. ex. « Can you give me a hand ») et la comparaison (p. ex. « belle comme une fleur ») (Lakoff et Johnson, 1980 : 14-35 ; Underhill, 2013 : 83).

De plus, il est important de noter que les métaphores forment souvent des constructions systématiques. Elles ne sont pas des incidents isolés ou des actes de créativité ou d'expression individuels. Lakoff et Johnson ont exploré de nombreux exemples où des expressions figurées remontaient à une racine commune, à une métaphore conceptuelle, autour de laquelle les expressions figurées prennent forme de façon logique et ordonnée. Par exemple, lorsqu'on dit que « le temps, c'est de l'argent », il en découle que quelqu'un peut « perdre » son temps et qu'un autre peut « investir » son temps dans un projet. De plus, même l'idée d'argent peut subir une transformation métaphorique : une expérience spirituelle peut être considérée comme « enrichissante » et donc n'est pas une « perte de temps ». Ainsi, les métaphores s'imbriquent dans des réseaux conceptuels et ne représentent pas uniquement des « flights of fancy » aléatoires (Lakoff et Johnson, 1980 : 26).

Les métaphores conceptuelles qui touchent la notion de langue sont très productives et elles ont une longue histoire. On les trouve dans les ouvrages grammaticaux depuis Quintilien, qui utilise la métaphore de la richesse citée plus haut, et Horace (Ayres-Bennett, 2011 : 239). D'autres métaphores typiques pour décrire le langage sont : le vannage, la culture, la guerre, la saleté/la puanteur, l'habit/le déguisement, la maladie/la santé, la généalogie, la religion et le droit (Thomas, 1991 ; Jones, 1999). On associe souvent ce genre de métaphore au purisme. Par exemple, la métaphore du vannage implique la séparation d'un côté de l'enveloppe et de la balle et de l'autre du bon grain pour ne conserver que les éléments nutritifs du blé. Ainsi, aboutir à un langage pur est compris comme le processus de séparation entre des éléments indésirables – considérés comme inutiles – et de bons éléments. La purification passe donc par l'affinage (Thomas, 1991 : 20). Cette image est d'ailleurs reprise dans le nom de l'académie florentine

du XVII<sup>e</sup> siècle, l'*Accademia della Crusca*<sup>8</sup>, fondée en 1572 et la première académie linguistique en Europe (Thomas, 1991 : 20). Ce genre de métaphore joue donc un rôle important dans la construction du discours puriste sur la langue. Comme l'écrivit Thomas :

a purist is, on his own admission, one who maintains a dualistic view of language as containing desirable and undesirable elements, who feels able to recognise these elements in a given language and who, prompted by a desire to promote the well-being and prestige of the language in question, seeks to remove those elements he deems undesirable. (Thomas, 1991 : 24)

La métaphore est un des moyens utilisés par les puristes pour persuader le lecteur de favoriser certains usages et les dissuader d'en employer d'autres. Comme le souligne Jones (1999 : 69) : « [T]he purist projects a positive self-image as the careful gardener, weeding out invasive plants and removing parasites ».

Les métaphores sont fréquentes dans les textes métalinguistiques sur le français comme les volumes d'observations et de remarques sur la langue française typiques du XVII<sup>e</sup> siècle (Ayres-Bennett, 2011 ; 2018), mais aussi dans des textes plus anciens comme ceux d'Estienne ou de Du Bellay au XVI<sup>e</sup> siècle (Ayres-Bennett, 2009 ; 2011 ; 2018 : 113). Ayres-Bennett distingue trois buts différents dans l'utilisation des métaphores (2018 : 113-114). D'abord, les auteurs font appel à des métaphores pour introduire des concepts et des arguments d'une façon plus simple et plus abordable, grâce aux liens qu'ils tissent avec d'autres intérêts prosaïques comme la maladie, la mode ou la religion. Ayres-Bennett mentionne la façon dont ces textes utilisent les métaphores du pouvoir monarchique pour décrire le rôle du *Bon usage* (grâce à des termes clés comme *souverain*, *maître*, *autorité*, *empire* ou *roi*). Ces métaphores sont facilement comprises par le lectorat de Vaugelas appartenant à la cour, ce qui permettrait à l'auteur de souligner la souveraineté de l'usage et l'importance de le suivre sans remise en question comme un roi ou un prince religieux. Ensuite, les métaphores apportent au texte de Vaugelas une certaine unité structurale parce que sinon ces remarques pourraient sembler éparpillées et désordonnées. Finalement, l'utilisation de métaphores fait entrer le texte de Vaugelas au sein d'une tradition qui, nous l'avons vu, remonte aux auteurs latins (Ayres-Bennett, 2018 : 113-114 ; voir aussi Cowling, 2007 ; Ayres-Bennett, 2011).

Nous allons donc examiner les métaphores recueillies dans notre corpus sur la base des études citées ci-dessus. Ayres-Bennett (2015) estime en effet que les chroniques de langage sont les successeuses au XX<sup>e</sup> siècle des textes métalinguistiques

du XVII<sup>e</sup> siècle. Nous chercherons ainsi à savoir si l'utilisation des métaphores y est similaire. Nous examinerons d'abord les types de métaphores utilisés dans nos chroniques (section 4), puis nous nous pencherons sur leurs différents usages (section 5).

#### 4. Le nombre et le type de métaphores trouvés dans les chroniques suisses et françaises

##### 4.1. Le nombre de métaphores sur la langue

Vu la forte et longue tradition de l'utilisation de métaphores dans les débats et les discussions sur la langue, nous nous attendions à découvrir de nombreuses métaphores qui portent sur la langue dans nos chroniques. En fait, ce n'a pas été toujours le cas. D'une manière générale, on peut même dire que nous avons trouvé assez peu de métaphores, surtout chez certains auteurs. De plus, même si la littérature scientifique lie souvent purisme et métaphores (Thomas, 1991 ; Jones, 1999), dans notre corpus, la fréquence des métaphores ne semble pas liée au positionnement des auteurs sur l'axe description-prescription. Ainsi, si l'on prend l'exemple de deux auteurs suisses, Dudan utilise beaucoup plus de métaphores que Bodinier, qui est pourtant plus puriste. Pour la France, l'auteur qui présente le plus de métaphores est Bourgeade, qui se situe au milieu du continuum.

Le peu de métaphores que nous avons trouvé indique peut-être que les auteurs de chroniques du XX<sup>e</sup> siècle auraient un langage moins imagé que les *remarqueurs* ou les grammairiens des siècles précédents. D'autre part, le peu d'exemples récoltés nous pousse à considérer nos conclusions avec caution et à envisager dans l'avenir une analyse de plus grande envergure, avec notamment la prise en compte de plus d'articles pour chaque chronique et de plus de chroniqueurs et chroniqueuses. Cette petite récolte a parfois rendu difficile de distinguer des tendances précises ou de faire des généralisations ; il faudrait bien sûr confirmer les premiers résultats que nous obtenons ici sur un corpus plus grand. Nous présenterons toutefois ici un premier état des lieux.

##### 4.2. Les types métaphoriques

Dans notre corpus, nous avons trouvé les principaux types de métaphores traditionnellement présents dans les discussions sur la langue.

8 En italien, *crusca* signifie le son, le résidu de la mouture du grain représentant en grande partie l'enveloppe (TLFi).

Tableau 3. Types métaphoriques présents dans notre corpus (un astérisque précède le nom des auteurs de chroniques plutôt descriptives)

Auteur	politique	administration	statut de victime	Défaut / déformation	religion	droit / criminalité	mort / cycle de la vie	guerre / invasion	sauvagerie / punition	maladie / santé	vannage	jardin / culture / nature
Snell (1920)	✓				✓					✓		
Godet (1920)		✓	✓	✓	✓			✓	✓	✓		✓
Lancelot (1930)				✓	✓	✓		✓	✓	✓		✓
Nicollier (1930-1940)		✓	✓	✓	✓	✓		✓	✓	✓		✓
*Cohen (1940)							✓					
Thérive (1950)			✓	✓				✓				
*Redard (1950)		✓		✓	✓	✓						
Dudan (1950-1960)							✓					
Bodinier (1960-1970)		✓			✓		✓	✓				✓
*Cellard (1970)				✓	✓	✓						✓
Humbert (1960-1970)					✓	✓	✓					
Bourgeade (1980)			✓			✓	✓	✓				

Nous ne mentionnerons pas tous ces types ici, mais examinerons simplement quelques exemples représentatifs que nous empruntons tant aux chroniques suisses qu'aux chroniques françaises.

#### 4.2.1. Métaphores de la maladie et de la santé

Il s'agit du type métaphorique le plus utilisé dans notre corpus. Tous les auteurs l'emploient au moins à une reprise. Ces métaphores sont utilisées parfois de manière très conventionnelle, à l'image de Nicollier dans cet extrait :

Non, le français n'est pas une langue morte. C'est une langue malade. Nous n'aurons pas trop de toutes les bonnes volontés pour la guérir. (Nicollier, 7 janvier 1937)

Il fait le constat que font la plupart des puristes : le besoin de prendre soin de la langue qui *souffre* pour diverses raisons qui sont exposées au lectorat chaque semaine par les chroniqueurs. C'est sur ce genre de discours que se fonde la légitimité des chroniques de langage à vocation corrective. D'autres auteurs utilisent un nom de maladie spécifique, notamment la peste<sup>9</sup> comme Lancelot :

Quant à la manie de parler Bragance, il ne serait pas juste non plus de l'attribuer aux « nombreux » seuls : cette peste sévit aussi dans la littérature, où la phobie du mot propre conduit à la métaphore hasardeuse ou comique. (Lancelot, 25 mai 1933)

Lancelot désigne par « parler Bragance » la langue de certaines personnes qui évaluent les constructions simples et affectionnent les tours complexes et prétentieux. Dans cet extrait, il se réfère à un boucher qui utilise le terme *achalandé* « incorrectement » dans le sens de « bien approvisionné » plutôt que dans celui de « qui attire de nombreux clients ». Il l'accuse de l'avoir fait parce qu'il trouvait ce terme qu'il comprend mal « plus distingué que le terme propre ». La métaphore de la peste permet à l'auteur de mettre en garde son lectorat sur ce qu'il considère comme un comportement *contagieux* qui met la langue en danger.

Les métaphores médicales portent aussi sur la façon dont les emplois considérés comme problématiques par les chroniqueurs peuvent provoquer des *blessures*. Par exemple, pour Lancelot, « le barbarisme *pécunier*, pour *pécuniaire*, blesse l'oreille de tous ceux qui n'ont pas entièrement perdu la mémoire de leur latin » (26 janvier 1933). Dans le premier article de sa chronique, Snell propose une gradation des fautes de langage qui seraient plus ou moins *dommageables* pour la langue suivant leur type :

9 Mentionnons également Dudan (8 juillet 1961) qui estime que la langue française est travaillée par « le bacille de l'anglomanie ».

Mieux vaut, si on veut faire œuvre utile, s'attacher aux questions de syntaxe qu'aux simples questions de mots. Les néologismes inutiles ou déplaisants tombent d'eux-mêmes et ne causent aucun dommage à la langue : autre est le cas des solécismes qui l'estroptient. (Snell, 26 février 1929)

Les néologismes sont ainsi moins graves que les solécismes – les erreurs de syntaxe – qui vont jusqu'à « estroptier » la langue. Dans la suite des articles, Snell s'en tient à cette approche, considérant que les changements de vocabulaire sont mineurs et qu'ils n'affectent pas la langue elle-même, alors que les modifications dans la syntaxe sont plus dangereuses, car elles touchent, selon lui, au cœur même de la langue.

Finalement, les métaphores médicales sont parfois retournées par certains auteurs. Nous avons plusieurs exemples dans notre corpus où un auteur plutôt descriptif utilise ce type métaphorique pour établir une vérité opposée : la langue française se porte bien. Discutant l'ouverture sémantique du terme *hécatombe*, Humbert s'en prend aux puristes :

Car je ne crois pas qu'il faille condamner des emplois comme ceux-ci qui intronisent cette valeur restrictive et témoignent de la saine vitalité de notre idiom. (Humbert, 28 février 1967)

Ici, à l'inverse de la métaphore de la maladie chère aux prescripteurs, celle de la santé et de la vitalité établit l'image de la langue française que se font les descripteurs et qu'ils veulent communiquer à leur lectorat. Il est intéressant de noter que cette métaphore n'apparaît pas spontanément sous la plume d'Humbert, mais très explicitement dans un second temps en réponse à la vision puriste de la langue. Ceci semble accrédiiter l'usage premier de ce type de métaphores dans le discours puriste.

#### 4.2.2. Métaphores du défaut et de la déformation

Ces métaphores sont en lien avec les métaphores médicales, car elles présentent la langue comme *handicapée* par les erreurs qui sont présentées comme des « défauts », des « déformations », voire des « monstres »<sup>10</sup>. Lancelot critique par exemple le terme *intensif* et les lexèmes qui en sont dérivés, refusant les adjectifs *intense* et *intensivement* et considérant le verbe *intensifier* comme étant « difforme » (25 mai 1933).

Il s'agit d'un trope du discours puriste qui utilise ces images pour donner une idée très négative des fautes de langage. Toutefois, comme pour les métaphores médicales, certains descripteurs vont retourner ces métaphores. Cellard discute dans un billet les changements de l'usage des adjectifs en français à travers le temps :

Ces adjectifs ne sont en aucune manière des monstres, des évadés d'un musée Dupuytren du langage. Tous formés à partir d'un modèle connu et admis [suffixation productive d'un thème usuel], tous porteurs d'un sens plein et ferme et le plus souvent d'une valeur réelle, ils sont aussi bien à leur place dans le français de 1970 que de jeunes feuilles sur un vieil arbre. (Cellard, 19 mai 1970)

Ici, la métaphore des « monstres » du musée Dupuytren – une collection de l'Université Sorbonne qui rassemble des spécimens anatomiques pathologiques<sup>11</sup> – est empruntée au discours puriste que Cellard souhaite dénoncer. La métaphore de la nature qui clôt le passage montre bien l'intention de Cellard qui ne rejette pas ces soi-disant « monstres », mais insiste sur le renouvellement du vocabulaire (les « jeunes feuilles ») qui est la nature de toute langue, si vénérable soit-elle.

#### 4.2.3. Métaphores de la religion

Les métaphores liées à la religion sont aussi très présentes dans notre corpus, des années 1920 aux années 1970. Elles apparaissent souvent en relation avec d'autres métaphores, comme celles du vannage ou du droit. Les auteurs sont plus ou moins créatifs, certains ne mentionnant que des « fautes à confesser » (Godet, 5 janvier 1919), des « péchés commis » (Nicollier, 17 février 1938 ; 14 mars 1938 ; 24 février 1939), des « excommunications » (Redard, 17 juillet 1956 ; 13 septembre 1956 ; 18 octobre 1956), etc., suivant les préférences et les sensibilités de chacun. Par exemple, dans le premier billet de sa chronique, Snell caractérise les erreurs de langage comme des *péchés à confesser*.

Bien moins que de dénoncer les péchés d'autrui, fût-ce en confessant les nôtres, se propose-t-on de résoudre entre nous les problèmes, voire les « colles », qu'on nous soumet, et de séparer le bon grain de l'ivraie. (Snell, 26 février 1929)

Même s'il explique qu'il renonce à « dénoncer les péchés d'autrui » et veut surtout aider à régler les points difficiles, la langue utilisée ici pour qualifier les erreurs et problèmes de langage fait référence à un certain positionnement idéologique.

10 Godet, 9 janvier 1921 ; Nicollier, 30 octobre 1938 ; Thérive, 26 novembre 1952 ; Redard, 14 février 1957.

11 Université Sorbonne, *Collections scientifiques*, disponible sur <<https://www.sorbonne-universite.fr/universite/histoire-et-patrimoine/collections-scientifiques>>. [Page consultée le 30 septembre 2020.]

De plus, il termine par la métaphore du vannage, un classique du discours puriste, qui est également une forme de métaphore religieuse, car elle fait référence à un épisode de l'Évangile selon Matthieu<sup>12</sup> où Jean le Baptiste utilise l'image de la récolte du blé pour décrire le jugement divin – le blé représente ceux qui se sont sincèrement repentis et la paille, ceux qui ne l'ont pas fait. Dans ces deux métaphores, le langage est présenté sous deux formes : une forme « pure » (le blé, le pécheur repent) et « mauvaise » (la paille inutile et le pécheur impénitent). En définitive, même si Snell semble vouloir se positionner comme un non-puriste, il se réfère quand même par son choix de type métaphorique à un modèle prescriptif.

Humbert souhaite également se distancier des puristes et utilise un double filage métaphorique (juridique et religieux) pour dénoncer leur prise de pouvoir abusive lorsqu'ils se posent comme garants du français en faisant coïncider le plan linguistique, moral et légal.

L'archaïsme *délectable* est toujours licite. Il importe d'y insister, car d'aucuns – juges incompetents ou barbaques<sup>13</sup> trop sévères – le tiennent pour fautive et l'imputent à péché aux archaïsants. [...] Certains vocables condamnés par l'usage ou par un purisme excessif [...] sont rentrés en grâce (Humbert, 16 juin 1967, nos italiques)

Il insiste ici sur l'illegitimité des puristes à se poser comme « juges », en raison de leur incompetence. Il introduit, en opposition, un troisième type métaphorique : l'esthétisme (emploi de l'adjectif *délectable*, italisé dans l'extrait). Ainsi, pour l'auteur, le langage n'est pas à ranger dans les catégories du juste/faux mais plutôt dans celles du beau/laid. Autrement dit, il remplace ici le jugement des puristes par un jugement esthétique et, somme toute, tout aussi individuel.

#### 4.2.4. Métaphores du droit et de la criminalité

Comme on vient de le voir, les métaphores du droit sont souvent utilisées de façon complémentaire avec certaines métaphores de la religion. Ainsi, dans un même souffle, Nicollier dénonce la langue des sportifs automobiles, « ces malfaiteurs [qui] reconnaissent leurs crimes » qu'il traite ensuite d'« iconoclastes », puis conclut que même si « ces messieurs du volant se rendent compte des péchés commis par eux contre la langue », il se refuse à « qualifier de savoureux [leur] épouvantable charabia » (22 mai 1937). Il semblerait que le mal commis par ces sportifs soit à la fois pour Nicollier un problème moral et juridique.

12 Matthieu, chapitre 3, verset 12.

13 Selon le *TLFi*, il s'agit d'un « maître d'école vieux ou pédant ».

Le vocabulaire emprunté au droit est fréquent et se cache parfois dans un seul terme, comme « condamnable » (Nicollier, 1<sup>er</sup> septembre 1937), « (il) licite » (Nicollier, 8 octobre 1937 ; Humbert, 16 juin 1967), « coupable » (Nicollier, 26 mai 1939), « crime » (Nicollier, 31 juillet 1940 ; Bourgade, janvier 1988), « condamner » (Humbert, 24 janvier 1967). Lancelot utilise le terme de « casier judiciaire » dans une discussion sur le verbe *se suicider* :

Mais *se suicider* aura beau figurer à son ordre alphabétique dans le Dictionnaire de l'Académie, il n'en restera pas moins un barbarisme pour les écrivains qui connaissent son casier judiciaire. (Lancelot, 6 septembre 1934)

Ces métaphores juridiques posent la figure du chroniqueur à la fois comme un juge et un policier gardien de la loi. Elles légitiment le rôle de la chronique prescriptive qui sanctionne les différents usages considérés comme problématiques.

#### 4.2.5. Métaphores de la guerre, de l'invasion et de la conquête

Nous nous attendions à trouver beaucoup de métaphores de type guerrier dans l'entre-deux-guerres (Skupien Dekens, 1998), ainsi que dans la période des années 1970 et suivantes, où la question des anglicismes devient prépondérante (voir Adamson, 2007 : xi-xx ; Oakes, 2001 : 154). En effet, nous trouvons ce type métaphorique sur toute la durée de notre corpus. Par contre, il est intéressant de noter qu'elles sont uniquement le fait des prescripteurs. Les chroniqueurs que nous avons placés à l'extrémité du pôle descriptif n'utilisent pas de métaphores guerrières.

Les auteurs plutôt puristes qui utilisent ce type métaphorique le font le plus souvent pour dénoncer l'influence d'une autre langue sur le français : généralement l'allemand pour la Suisse (et pour Thérive) et l'anglais pour la France (et certaines chroniques suisses, notamment celle de Bodinier). Certains auteurs mentionnent ces métaphores guerrières en relation avec d'autres problèmes, à l'image de Lancelot qui « fait la guerre » aux « fausses élégances » (13 décembre 1934).

La thématique de l'invasion est bien présente en Suisse, dès années 1920 aux années 1970. Ainsi, Godet dénonce les « saboteurs de notre langue » (9 mars 1919), les « attentats »<sup>14</sup> qui visent le français et la langue « massacrée » (18 octobre 1919, 4 juin 1922). Après quatre années de guerre qui avaient exacerbé le « fossé » entre Suisses romands et Suisses alémaniques (DuBois, 1983 : 65 et suivantes), un tel discours anti-germanique est peu étonnant. Un lien direct entre les germanismes et les autorités suisses germanophones, mais aussi entre les

14 Notamment : 6 avril 1919, 18 mai 1919, 1<sup>er</sup> janvier 1922, 12 mars 1922 et 26 mars 1922.

germanophones suisses et le Reich allemand, est établi par Godet grâce à une comparaison assez osée qui accompagne une métaphore de l'envahisseur :

J'accuse – oui, j'accuse – Monsieur Obrecht<sup>15</sup> d'attentat commis sur une de nos langues nationales ; je demande qu'interdiction lui soit faite de jamais prétendre user du français, qui lui est totalement étranger [...]. Je somme le gouvernement fédéral de prendre immédiatement des mesures pour que notre langue ne soit pas traitée par ses envahisseurs comme une simple Belgique. (Godet, 6 avril 1919)

Il accuse cet administrateur soleturois, né à la frontière des langues et présenté par le DHS comme étant « doué pour les langues », de ne pas connaître le français. La comparaison « français = Belgique envahie par les troupes allemandes » est bien sûr utilisée ici pour frapper les lecteurs et les lectrices. On voit chez Godet une insistance sur les métaphores guerrières qui introduit dans l'imaginaire du lectorat l'idée que le français en Suisse romande est *menacé* sur plusieurs fronts, notamment par l'influence des Suisses allemands qui représentent la majorité de la population (62,2 % en 2018)<sup>16</sup> au sein de la Confédération helvétique. Pour Godet et pour Nicollier, quinze ans et une guerre mondiale plus tard, les métaphores guerrières et d'envahissement établissent un climat de suspicion et une remise en question de l'ordre politique suisse où les francophones ne sont qu'une minorité. Ainsi, Nicollier estime :

L'abus du participe présent qui fourmille, en particulier, dans nos actes officiels, dans le texte de nos « projets de décrets » et de nos « préavis », montre à quel point nous sommes germanisés par un commerce trop étroit, je dirais même servile, avec les régions du pays où l'allemand est l'idiome-roi. Soyons de bons Suisses et de bons Confédérés, oui ! Mais ne poussons pas la faiblesse jusqu'à accueillir à bras ouverts les germanismes qui montent en rangs serrés à l'assaut du français. (Nicollier, 2 décembre 1936)

Dans cet extrait qui introduit une très graphique métaphore de l'envahisseur, Nicollier ne rapporte pas seulement une utilisation qu'il considère comme abusive du participe présent, il veut dénoncer la *servilité* des Romands face aux Allemands, et ceci clairement au-delà des emprunts linguistiques, comme le précise la phrase « soyons de bons Confédérés ». Nicollier situe aussi cette

15 Il s'agit de M. Adolf Obrecht, Soleturois apparemment « doué pour les langues », commissaire de guerre de l'armée entre 1914 et 1919 (Dictionnaire historique de la Suisse (2009), « Adolf Obrecht », disponible sur <<https://hls-dhs-dss.ch/fr/articles/030388/2009-03-26/>>. [Page consultée le 21 septembre 2020].)

16 Office fédéral de la statistique, « Langues déclarées comme langues principales, en 2018 », disponible sur <<https://www.bfs.admin.ch/bfs/fr/home/statistiques/population/langues-religions/langues.html>>. [Page consultée le 21 septembre 2020.]

*servitude* sur le plan politique. Le terme « idiome-roi » est frappant à cet égard, car il met sur un pied d'égalité allemand, Suisses allemands et autorité. Ainsi, ce qu'on dit sur la langue en dit toujours beaucoup sur la société et sur les relations de pouvoir qui la composent.

## 5. Le but des métaphores

Les métaphores sont intégrées aux chroniques de notre corpus avec des effets rhétoriques et stylistiques différents, qui sont répertoriés dans le tableau 4 et dont nous allons donner quelques exemples significatifs dans la section suivante.

Tableau 4. But des métaphores présentes dans notre corpus (un astérisque précède le nom des auteurs de chroniques plutôt descriptives)

Auteur	Apporte de la cohésion	Critique les puristes	Aide à expliquer	Ajoute de l'humour	Promeut une vision « variationniste » de la langue ; renforce le point de vue descriptif	Promeut un usage « correct » ; renforce le point de vue prescriptif
Snell (1920)	✓					✓
Godet (1920)	✓					✓
Lancelot (1930)	✓					✓
Nicollier (1930–1940)	✓		✓			✓
*Cohen (1940)	✓	✓				✓
Thérive (1950)	✓					✓
*Redard (1950)	✓	✓				✓
Dudán (1950–1960)	✓	✓				✓
Bodinier (1960–1970)	✓					✓
*Cellard (1970)	✓					✓
Humbert (1960–1970)	✓					✓
Bourgade (1980)	✓					✓

### 5.1. Renforcer le point de vue prescriptif ou descriptif

Les exemples de types métaphoriques que nous avons présentés dans la section 4 ont bien montré que les chroniqueurs à tendance prescriptive s'appuyaient sur des métaphores pour renforcer leur point de vue puriste. Montrer que la langue est malade, victime ou violentée revient à passer un message clair au lectorat : il faut faire quelque chose pour améliorer cette situation problématique, d'où les chroniques elles-mêmes qui sont à la fois loi et prescriptions médicales et morales. Au contraire, les auteurs à tendance plus descriptive retournent les métaphores puristes pour marteler un avis inverse, que ce soit l'ouverture à la variation ou au changement linguistique.

Il est intéressant de noter que pour un même auteur, une même métaphore peut être utilisée dans des buts très différents, voire opposés. Prenons l'exemple de Thérive qui utilise la métaphore de la déformation à deux reprises dans sa chronique avec une intention très différente. Dans le premier billet, il met en garde son lectorat contre l'inversion du sujet, y voyant une *contamination* de la syntaxe allemande :

Tout se passe ici comme si la syntaxe allemande avait contaminé la nôtre. On pourra rêver indéfiniment sur cette contagion exceptionnelle qui marque une déformation toute littéraire de la langue [...] (Thérive, 14 janvier 1953)

Il suggère ensuite la lecture de l'œuvre de Robert Le Bidois sur l'inversion dans la prose contemporaine « où l'on verra dénoncés les fâcheux symptômes d'une maladie qu'il appelle [...] *l'inversité* ». La métaphore de la déformation, couplée à celle de la maladie, permet à Thérive de souligner le problème que présente ce tour syntaxique qu'il critique ici dans une perspective clairement prescriptive. En contraste, le second usage de la métaphore de la déformation chez Thérive lui permet de critiquer le système orthographique français<sup>17</sup>.

Il nous demande comment il faut prononcer dégingandé que certains prononcent... comme guinguette et non pas comme gingembre, ce qui exige l'écriture. Nous connaissons en effet cette bizarre déformation. (Thérive, 18 février 1953)

Ici la déformation n'est pas une maladie à éviter, mais elle est présentée comme constitutive de la langue française. La métaphore ne cherche pas à faire passer un message puriste, mais à soutenir une position plutôt progressiste, celle de l'importance pour Thérive d'une réforme de l'orthographe.

17 Il va jusqu'à dire qu'« on jurerait que l'orthographe prend soin d'établir des confusions en se servant du *g* et le mettant à plusieurs saucés » (Thérive, 18 février 1953).

### 5.2. Critiquer les puristes

Les métaphores sont aussi utilisées par les descripteurs pour prendre leur distance avec les puristes et dénoncer leurs méthodes. Ainsi, une métaphore médicale permet à Redard d'établir un contraste entre l'attitude des puristes et celle des linguistes :

L'attitude du linguiste est nécessairement plus nuancée. Il constate d'abord qu'on ne fait pas « des fautes pour le simple plaisir d'être incorrect » et qu'une thérapeutique n'est valable que si elle repose sur un diagnostic précis. (Redard, 3 novembre 1955)

Il ironise ici sur ceux qu'il nomme ailleurs dans sa chronique « les contrebandiers qui écrivaient sur la grammaire » (18 décembre 1961) et qu'il présente, grâce à cette métaphore médicale, comme de faux médecins qui prescrivirent des traitements à la langue malade sans avoir auparavant été soucieux (ou capables ?) d'établir la cause du problème. Il renverse la métaphore habituelle qui établit l'auteur de chronique comme un médecin au chevet de la langue malade pour dénoncer l'attitude destructrice des puristes envers la langue, soulignant l'inefficacité de leurs méthodes.

### 5.3. Aider à expliquer

Les métaphores permettent d'appréhender certaines réalités en utilisant les termes d'une autre pour faire comprendre certains concepts plus abstraits. Dudan essaie d'expliquer à son lectorat qu'il est important de prendre en compte la langue régionale :

[...] Je prétends que nous, Vaudois, nous devons parler avec un naturel égal le patois<sup>18</sup>, si nous le pouvons encore [...]. Le vaudois<sup>19</sup> en tous cas, sans lequel nous ne serions pas du cru et n'aurions ni racines ni sel, et le français, sans lequel nous manquerions une maîtresse pièce de nous-mêmes, de notre esprit, de notre âme, de notre culture, de notre histoire, de notre avenir. [...] Sachons jouer de cet instrument vocal à trois cordes et trouver chaque fois la mélodie qui convient. (Dudan, 15 octobre 1953)

La métaphore musicale permet à Dudan d'apporter l'idée que français international, français régional et patois sont tous les trois également importants pour l'identité des Vaudois et Vaudoises, que l'un ne peut pas prendre la place de l'autre, mais que c'est véritablement lorsqu'ils sont utilisés conjointement, *en*

18 Il s'agit du dialecte franco-provençal qui est la langue galloromane originelle dans le canton de Vaud.

19 On sait par d'autres articles que Dudan appelle « vaudois » le français régional parlé dans le canton de Vaud.

*harmonie* dirait-on pour pousser la métaphore au plus loin, qu'ils sont le plus authentiques. L'instrument de musique étrange à voix et à cordes esquissé par Dudan se concrétise chez chaque Vaudoise ou Vaudois qui connaît à la fois ses racines, son identité locale (patois et langue régionale) et son identité plus large (la langue française comme âme, esprit et culture, avenir), faisant appel à diverses idéologies langagières typiques du discours sur le français en Suisse romande comme l'équivalence entre langue et culture ou la modernité associée à la langue française (Cotelli Kureth, 2015 : 169 et suivantes).

#### 5.4. Ajouter de l'humour

Certains auteurs réinventent et travaillent les métaphores traditionnelles pour en proposer une forme surprenante à leurs lectrices et lecteurs, dans le but évident de recherche stylistique. En lien avec cette volonté de rendre leurs textes plus divertissants, certains auteurs utilisent l'humour. Par exemple, Nicollier commente la création de la fondation « Helvetia » et souhaite qu'elle inscrive à son programme la protection de la langue :

Que grâce à elle cesse cette politique d'emprunts irréflectés qui ruine un idome et le transforme en frère jumeau de l'esperanto. Que disparaissent [...] la « stimulation », le « vorort », ces cotisations « qui sont à payer », le terme « choucroutman », l'expression compliquée : « ils discuteraient la question de savoir si » et autres bâtardeaux nés des obscures amours du français du Gros de Vaud<sup>20</sup> et de l'allemand d'Herzogenbuchsee<sup>21</sup>. (Nicollier, 26 mai 1939)

Les exemples de germanismes utilisés sont choisis parmi des termes souvent cités par Nicollier ou pour des raisons comiques, comme le terme *choucroutman* qui est sans doute un hapax<sup>22</sup>. La métaphore qui clôt cette question résume tous ces exemples sur un ton humoristique, tout en faisant passer clairement un message qui se déduit d'une construction métaphorique assez complexe mettant en avant certaines idéologies langagières typiques du français. On comprend que ces termes sont des emprunts qui n'ont pas de légitimités (*vätands*) et qu'ils ne sont pas le reflet d'une langue de haute culture, car ils proviennent d'une langue campagnarde et du suisse allemand, qui n'est pas considéré en Suisse romande comme une langue de culture (Cotelli Kureth, 2015 : 187 et suivantes).

20 Région campagnarde du canton de Vaud entre Lausanne et Yverdon-les-Bains.

21 Commune située dans la campagne bernoise, vers la frontière avec le canton de Soleure.

22 Il n'apparaît pas ailleurs dans la *Gazette de Lausanne* ou dans le *Journal de Genève*.

L'ironie est également souvent jointe aux métaphores humoristiques, comme dans cet exemple de Cellard discutant un accord incorrect qui s'est glissé dans les pages du *Monde* :

Dans les colonnes mêmes de notre journal, voici un mois : « L'Éducation nationale devrait reprendre les compétences qu'elle a laissées échapper. » Couvrons-nous la tête de cendres, la saison s'y prête, et la faute est patente. En syntaxe correcte, *va* et *laissé* ne pouvaient porter aucune marque de genre ou de nombre [...] la défense plaide coupable. (Cellard, 13 mars 1972)

La métaphore religieuse des cendres et de la repentance est ici utilisée de façon à la fois ironique et humoristique. L'intention de Cellard est de retourner ce discours typiquement puriste contre lui-même et il ne dénonce pas sérieusement cette « faute ». Il souligne plutôt pour son lectorat averti un point de vue opposé : oui, ce genre de faute nous arrive à tous et ce n'est pas la fin du monde.

Humour et métaphores sont donc utilisés à la fois pour mettre en avant des arguments puristes comme dans l'exemple de Nicollier et pour souligner une position descriptive.

#### 5.5. Apporter de la cohésion

De tels exemples ne sont pas très nombreux, mais il arrive que les métaphores permettent une unité et une cohésion tant au sein d'un article qu'au sein d'une chronique. Plusieurs auteurs affectionnent par exemple un type métaphorique dans leurs écrits (p. ex. les métaphores guerrières chez Godet ou Nicollier) qui va participer à unifier le ton de ces articles portant tous sur des sujets très différents. L'insistance sur la *menace* à laquelle la langue française doit faire face, selon ces chroniques, permet de construire dans l'imaginaire des lectrices et lecteurs l'image d'une langue française *victime de guerre* : blessée, malade, agressée en permanence. D'autres types métaphoriques – médical, juridique, nature – viennent renforcer cette image.

Finalement, citons un exemple où les métaphores filées sont clairement utilisées pour donner une unité à un article. Dudan publie sous le titre « Ivresse verbale » un billet où il dénonce de nombreux phénomènes de types très divers. Les exemples fautifs sont qualifiés de « désordre verbal », « faux-pas », « ivresse verbale », « petit trouble mental », « délire verbal », « délire syntaxique banal », c'est-à-dire tout un vocabulaire qui appartient au champ sémantique de l'ivresse et de ses conséquences. Il conclut l'article par ces paragraphes :

[...] *Soi-disant* signifie *disant soi* : « disant soi que » est impossible. On ne peut qu'à voir : *Il est soi-disant venu*. De même, « *pareil que* » ne peut se dire qu'en état d'ivresse. Les gens sobres disent : *pareil à*, et restent toujours *pareils à eux-mêmes*.

Un dernier cas d'ivresse est celui des néologismes faciles et de pur jargon : *accidenter son prochain, poster une lettre, écrivain une commande, contacter son frère* [...] et, selon de hardis compagnons, *court-circuiter un fleuve*. Dieu, que de courts-circuits. (Dudan, 21 janvier 1952)

La plupart des points très divers et très nombreux qui sont traités dans ce texte<sup>23</sup> n'ont aucun rapport les uns avec les autres et il semble difficile de les lier entre eux. La métaphore filée de l'ivresse déjà présentée dans le titre est la seule chose qui apporte une certaine unité au propos.

## 6. Conclusion

Ce premier état des lieux de l'utilisation des métaphores dans les chroniques françaises et suisses amène plusieurs conclusions intéressantes. Tout d'abord, la comparaison de nos deux corpus fait apparaître une uniformité dans les métaphores sur la langue entre la Suisse et la France, mettant peut-être en lumière un point important pour le genre des chroniques. Ce premier essai d'approche comparative mériterait ainsi d'être repris pour explorer d'autres facettes des chroniques et sans aucun doute être étendu aux chroniques d'autres régions francophones.

Ensuite, nous avons constaté qu'on trouve assez peu de métaphores qui portent sur la langue dans les chroniques du XX<sup>e</sup> siècle. Nous nous attendions à en trouver un nombre plus élevé dans des textes métalinguistiques de ce type. Ceci pourrait être un indice que les auteurs des chroniques modernes ont un langage moins imagé que les *remarqueurs*, par exemple. Il conviendrait toutefois de confirmer cette hypothèse par la prise en compte d'un corpus plus large.

De plus, nous avons découvert une grande constance dans les buts des métaphores par rapport à ceux décrits par Wendy Ayres-Bennett pour les *remarqueurs* (2009, 2011). Les métaphores aident les auteurs à expliquer des questions complexes ou abstraites et leur permettent d'ajouter de l'humour, de l'ironie. Nous avons également trouvé quelques traces d'une utilisation des métaphores pour apporter une cohésion aux chroniques et aux billets. Plusieurs usages des métaphores sont aussi apparus en relation avec leur utilisation par des auteurs plus descripteurs. Néanmoins, il faudrait confirmer ces résultats et l'absence d'autres buts en agrandissant notre corpus par la prise en compte de plus d'articles et d'autres chroniques.

23 La concordance des temps, la confusion des modes indicatif et subjonctif, les constructions verbales (*se rappeler, se souvenir*), les « constructions tordues » et les néologismes.

Finalement, nos données nous poussent à remettre en question le lien qui est souvent fait entre métaphores et discours puriste (Thomas, 1991 ; Jones, 1999) : il semblerait que l'utilisation des métaphores ne se cantonne pas aux chroniques de langage de type puriste ou prescriptif. En effet, tant en France qu'en Suisse, les auteurs plus descripteurs utilisent aussi des métaphores et la fréquence des métaphores ne semble pas être liée au positionnement des auteurs sur l'axe description-prescription. Notons quand même que certains types métaphoriques – comme les métaphores guerrières – restent typiques du discours puriste. De plus, les auteurs descriptifs utilisent principalement les métaphores dans un but différent, qui n'est pas mentionné dans la littérature scientifique sur l'utilisation de la métaphore par les *remarqueurs*. Les prescripteurs les utilisent en général pour promouvoir un usage « correct » ou renforcer un point de vue prescriptif, alors que les auteurs plus descriptifs les *retournent* et utilisent les métaphores pour critiquer les puristes, promouvoir une vision « variationniste » de la langue ou renforcer un point de vue descriptif, toute une série d'usages qui n'ont pas été décrits en rapport avec les métaphores chez les *remarqueurs*.

## Références bibliographiques

- Adamson, Robin (2007), *The Defence of French: A Language in Crisis?* Clevedon, Multilingual Matters.
- Ayres-Bennett, Wendy (2009), « Presenting Grammar to a Non-Specialist Audience: Vaugelas' Use of Metaphors in his *Remarques sur la langue française* (1647) », *Seventeenth-Century French Studies*, vol. 31, n° 1, p. 36–45.
- Ayres-Bennett, Wendy (2011), « Metaphors in Metalinguistic Texts: The Case of Observations and Remarks on the French Language », dans Gerda Hassler (dir.), *History of Linguistics 2008. Selected Papers from the 11<sup>th</sup> International Conference on the History of the Language Sciences*, Amsterdam, John Benjamins, p. 239–249.
- Ayres-Bennett, Wendy (2015), « La persistance de l'idéologie linguistique des remarqueurs dans les chroniques de langage de 1925 à nos jours », *Circula*, n° 1, p. 44–68.
- Ayres-Bennett, Wendy (2016), « Codification and Prescription in Linguistic Standardisation: Myths and Models », dans Francesc Felin et Josep Maria Nadal (dir.), *Constructing Language: Norms, Myths and Emotions*, Amsterdam, John Benjamins, p. 99–130.
- Ayres-Bennett, Wendy (2018)/Vaugelas, Claude Favre de (1647), *Remarques sur la langue française*, Paris, Classiques Garnier.

- Ayres-Bennett, Wendy (2019), « From Haugen's Codification to Thomas's Purism: Assessing the Role of Description and Prescription, Prescriptivism and Purism in Linguistic Standardisation », *Language Policy*, vol. 19, n° 2, p. 183-213.
- Bednarek, Monika A. (2005), « Construing the World: Conceptual Metaphors and Event-Construal in News Stories », *metaphorik.de*, n° 9, p. 6-32.
- Cotelli, Sara (2014), « Sur les traces de William Pierrehumbert ou de Philippe Godet ? Les chroniques de langage neuchâteloises des années 1950 à 1970 », dans Federica Diémoz et Dorothee Aquino-Weber (dir.), « *Toujours langue varie...* » : mélanges de linguistique historique du français et de dialectologie gallo-romane offerts à M. le professeur André Kristol par ses collègues et anciens élèves, Genève, Droz, p. 329-348.
- Cotelli Kureth, Sara (2015), *Question jurassienne et idéologies langagières*, Neuchâtel, Alphil.
- Cotelli Kureth, Sara (à paraître), « The Authority of Usage: Columns on Language, from the Purist- to the 'Scientific' », dans Sabine Schwarze et Carmen Marimón Llorca (dir.), *Authoritative Discourse in Language Columns: Linguistic, Ideological and Social Issues*, Berlin, Peter Lang.
- Cotelli Kureth, Sara et Christel Nissille (à paraître), « *Locutions vaudaises* (1913-1931), la première chronique de langage de Suisse romande », dans Dorothee Aquino-Weber, Sara Cotelli Kureth et André Kristol (dir.), *Hommage à Federica Diémoz*, Aoste.
- Cowling, David (2007), « Henri Estienne and the Problem of French-Italian Code-Switching in Sixteenth-Century France », dans Wendy Ayres-Bennett et Mari C. Jones (dir.), *The French Language and Questions of Identity*, Oxford, Legenda, p. 162-170.
- DuBois, Pierre (1983), *Union et division des Suisses*, Lausanne, Éditions de l'Aire.
- Jones, William Jervis (1999), *Images of Language: Six Essays on German Attitudes to European Languages from 1500 to 1800*, Amsterdam, John Benjamins.
- Joseph, John Earl (1987), *Eloquence and Power: The Rise of Language Standards and Standard Languages*, Londres, Frances Pinter.
- Lakoff, George et Mark Johnson (1980), *Metaphors We Live By*, Chicago, University of Chicago Press.
- Matthey, Marinette (2009), *Au plaisir de dire*, Vevey, Éditions de l'Aire.
- Mumro-Hill, Mary (2017), *Aristide of Le Figaro*, Newcastle upon Tyne, Cambridge Scholars.
- Oakes, Leigh (2001), *Language and National Identity: Comparing France and Sweden*, Amsterdam, John Benjamins.

- Osthus, Dietmar (2006), « Latenlinguistik und Sprachchroniken. Französisch/Ökzitanisch », dans Gerhard Ernst (dir.), *Romanische Sprachgeschichte*, vol. 2, Berlin, de Gruyter, p. 1533-1546.
- Osthus, Dietmar (2016), « The French Chroniques de langage between Prescriptivism, Normative Discourse and Anti-Prescriptivism », *Journal of Multilingual and Multicultural Development*, vol. 37, n° 3, p. 334-342.
- Patzelt, Carolin (2015), « Linguistique populaire et chroniques de langage : Francophonie », dans Claudia Polzin-Haumann et Wolfgang Schweickard (dir.), *Manuel de linguistique française*, Berlin, de Gruyter, p. 196-215.
- Quemada, Bernard (1970-1972), *Bibliographies de chroniques de langage publiées dans la presse française*, 2 vol., Paris, Didier.
- Remysen, Wim (2005), « La chronique de langage à la lumière de l'expérience canadienne-française : un essai de définition », dans Julie Bérubé, Karine Gauvin et Wim Remysen (dir.), *Les Journées de linguistique : Actes du 18<sup>e</sup> colloque 11-12 mars 2004*, Québec, Centre interdisciplinaire de recherches sur les activités langagières, p. 267-281.
- Semino, Elena et Zsófia Dementien (dir.) (2016), *The Routledge Handbook of Metaphor and Language*, Londres, Routledge.
- Skupien Dekens, Carine (1998), « La "Bataille du français" en Suisse romande durant l'entre-deux-guerres : le purisme linguistique dans les chroniques de langage de la presse romande », *Vox Romanica*, vol. 57, n° 1, p. 156-171.
- Thomas, George (1991), *Linguistic Purism*, Londres, Longman.
- Underhill, James W. (2013), *Creating Worldviews: Metaphor, Ideology and Language*, Édimbourg, Edinburgh University Press.
- Walsh, Olivia (à paraître), « The Construction of Authority in 20<sup>th</sup>-century Language Columns in France », dans Sabine Schwarze et Carmen Marimón Llorca (dir.), *Authoritative Discourse in Language Columns: Linguistic, Ideological and Social Issues*, Berlin, Peter Lang.